

elle n'osait l'interroger, et lui-même avait peur de la mettre au courant de sa triste situation.

Au matin du troisième jour, ils étaient à table; on apporta le courrier. Isabelle, pendant que son père considérait avec humeur un paquet de lettres, s'empara d'une feuille publique.

« Mon père, dit-elle tout à coup, voulant à toute force le distraire, vous apprendrez avec plaisir que le brick du lieutenant Taffril est rentré heureusement dans la rade de Leith.

— Que m'importent Taffril et son brick ?

— Pardon, mon père, je ne soupçonnais pas que vous fussiez si occupé d'affaires...; je croyais que vous seriez heureux d'apprendre...

— Sans doute, je suis heureux, très heureux ! Tenez, je veux vous rendre heureuse à votre tour. »

Et il lui tendit une lettre.

« Lisez, lui dit-il, elles se valent toutes; lisez tout haut. Il faut bien que vous puissiez enfin être initiée à des intérêts qui vous touchent de près, et que je n'aurais pas dû vous cacher jusqu'à ce jour. »

Elle prit la lettre et lut d'une voix tremblante.

Le baron avait demandé à contracter un emprunt dans une maison de banque dont le titulaire actuel lui devait tout; on lui envoyait un refus formel et à peine poli.

« Quelle lâche ingratitude ! s'écria miss Wardour.

— Pourquoi cela ? ils ont raison ! » dit froidement le baron; mais ses lèvres tremblaient, et sa face pâle sembla tout à coup rigide comme celle d'une statue de pierre. « Après tout, je ne resterai pas toujours en prison !

— En prison, mon père ! cela est impossible. Hélas ! que fait donc mon frère ? pourquoi n'est-il pas ici ? Il pourrait au moins nous aider...